

LE PENSIONNAT PENDANT LA GUERRE

Je rentre à Bourg, pleine d'optimisme, et transmets aux professeurs et un peu aux élèves ce que j'ai appris!...

Vacances de Pentecôte: 12 mai. Et brusque attaque allemande en Belgique et sur la Meuse. La guerre sanglante commence. La ligne Maginot neutralisée, les bombardements intensifs, le repli des civils du Nord et de Belgique créent un certain affolement dans les populations

Le 28 août 1939 pendant la guerre, j'étais en famille à Mont Saint Vincent. Tous, en fin de déjeuner, autour de la table, nous écoutons le petit poste de T.S.F. Il donnait des nouvelles inquiétantes sur les transactions entre l'Angleterre, la France et l'Allemagne. On parlait de «mobilisation». Mon beau-frère me dit alors «Vous devriez rentrer aujourd'hui à Bourg, car si la mobilisation est décrétée, les civils ne pourront plus circuler». Je quittai vite la table, fit rapidement ma valise, et après avoir embrassé tout le monde, je montai dans le car de 14 heures pour Mâcon. Nous arrivons sans encombre à Mâcon à 16 heures. Je prends mon billet pour Bourg, l'employé me dit: «Ne sortez pas de la gare ; pour l'instant des convois militaires circulent sans interruption; nous ne savons pas quand pourra se former le train pour Bourg.» J'ai attendu ainsi jusqu'à 21 heures passées.

Le trajet Macon-Bourg fut rapide. Je descendis à Bourg à 22 heures dans une gare à peine éclairée. Aucune lumière sur la place, ni à l'hôtel Terminus. J'étais stupéfaite. Personne ne m'attendait, puisque je croyais arriver en plein jour. C'est à pas prudents, presque à tâtons que j'arrivai au Pensionnat. Mais si tard allait-on m'ouvrir?. J'ai sonné plus d'un quart d'heure... quand enfin la voix de Suzanne Genin demanda: «Qui est-ce?»

C'est ainsi que je fis mes premiers pas dans la guerre qui allait se déclarer. Le 2 septembre, décret de mobilisation générale; le 3, la France déclare la guerre à l'Allemagne.

Pas d'affrontements militaires, je prépare la rentrée des classes dans nos nouveaux locaux. Quelques familles d'Alsace s'installent à Bourg ; j'inscris donc des élèves venant de l'Est

Avant la rentrée, nous subissons une «alerte» dans la nuit. Le son de la sirène est sinistre. De ma fenêtre, je vois les gens courir en direction de Seillon . Nous ne bougeons pas, et je remarque qu'il y a environ 20 minutes de silence entre l'appel de la sirène et le ronronnement lointain des avions bombardiers.

Je continue à organiser la rentrée/ rentrée tranquille. Le travail sera le meilleur moyen de lutter contre l'obsession de cette guerre... Des alertes nocturnes nous rappellent sans cesse la réalité. Les pensionnaires préparent chaque soir leur robe de chambre qu'elles revêtiront sur leur chemise de nuit. On descend en ordre à la cave chauffée par la chaudière du chauffage central. Tout le personnel, tous les professeurs (munis de leurs lampes électriques) sont là. On n'a pas peur, on joue, on chante... la durée des alertes est très variable... et lorsque sonne la fin, on retrouve son lit avec bonheur.

Cette «drôle de guerre» a tout de même un caractère angoissant

Les vacances de Pâques se passent normalement. Je vais quelques jours à Vosne. Or l'état major de Dijon s'est installé dans le château de Vosne et mon beau-frère est réquisitionné pour loger deux officiers. Or le jour de Pâques, toute la famille se rend aux Vêpres et je reste à la maison pour garder Colette. Arrive un des deux officiers pour saluer la famille. J'explique son absence. Nous causons; c'est alors qu'il m'explique l'organisation de la ligne Maginot et la

sécurité qu'elle représente pour nos armées!... Son exposé est passionnant et lui-même est passionné par son sujet. La famille revient de l'office alors que nous n'avons pas vu passer le temps.

Néanmoins, les classes reprennent, pour un mois seulement. L'avance allemande oblige l'état à donner l'ordre de licencier les établissements scolaires. J'essaie de garder les élèves de première et de terminale à cause de leurs examens. Le proviseur du lycée m'en dissuade. Les parents emmènent les pensionnaires. En quelques jours la maison est dépeuplée. Je reste avec le personnel domestique et un professeur de la Savoie qui n'a pas osé sortir. Que faire? La grande majorité de la cité a pris la fuite, les directrices et directeurs des écoles aussi! Perplexe, je téléphone à l'évêque pour qu'il me donne une ligne de conduite. Je reçois des conseils très nets: Il faut garder la maison, il faut garder le personnel scolaire et domestique qui le désire, il faut renvoyer toute personne mineure. Cet ordre me rend mon sang froid. Mlle Revel conduit en son centre Martine, enfant de l'assistance publique qui a 16 ans... mais le soir même, le directeur du centre me renvoyait Martine, me suppliant de la garder parce qu'il était débordé par l'arrivée de tant d'enfants. Il me dégageait de toute responsabilité: Martine revint, jubilante. La maison entra dans le silence. Le général Nodet, monsieur Duby et sa famille restaient nos seuls voisins. La gare fut bombardée, un obus creva une canalisation d'eau: quelques personnes vinrent chercher l'eau du jardin. Ce furent nos seuls contacts pendant que les allemands envahissaient la France. Et Pétain prenait le pouvoir... La signature de l'armistice, le 22 juin, permet aux français de rentrer chez eux. L'armistice entraîna la création de la ligne de démarcation: la France est coupée en deux: Bourg est une des dernières villes libres en montant vers le Nord. Notre cité est surpeuplée par les français qui ne peuvent franchir cette ligne sans passeports et ceux-ci sont délivrés au compte-gouttes.

Quatre infirmières rentrant du midi où elles ont fui avec les services sanitaires, me demandent l'hospitalité en attendant de franchir cette ligne. (L'infirmière major est apparentée à une de nos pensionnaires). Les quatre femmes s'installent dans un dortoir et partagent notre vie... Puis nous arrive une élève de première, Anne-Marie Résillot qui veut faire des révisions dans notre vie calme. Que je suis heureuse de revoir une élève ! Ses compagnes suivront son exemple et petit à petit, les deux grandes classes se reforment. Elles vivent libres, mais leurs révisions sont sérieuses. Anne-Marie fait connaissance avec les infirmières; comme moi, elle est surprise que celles-ci, en conversation ne savent que rappeler les heures joyeuses qu'elles ont passées dans le midi; elles s'en amusent encore. Je dis alors à l'infirmière major que dans le Nord et en Alsace, on commence à nous révéler les morts. La presse est très discrète mais de terribles nouvelles filtrent quand-même. L'infirmière éclate en sanglots: «J'ai quatre frères et cousins au front dont je suis sans nouvelles. Notre vie insouciant et gaie nous faisait tout oublier...» . Après quinze jours d'essais infructueux pour obtenir des passeports, les infirmières trouvèrent un camion de ravitaillement qui voulait bien leur faire passer la ligne.

C'est dans ces jours là, ou tant d'inquiétude se manifestait que l'Evêque me proposa un professeur de philo: un chanoine de l'Alsace ayant fui lui aussi et qui désirait, pour le moment rester dans le diocèse. J'acceptai de bon coeur, car l'abbé Giguet, professeur à Saint et chez nous, serait heureux d'être déchargé du Sacré-Coeur.

La rentrée se préparait, je recevais de nombreux parents, «prisonniers» à Bourg, qui me priaient d'inscrire leurs enfants, en attendant de franchir la ligne! Les écoliers, à l'hôtel ou en garni, avaient grand besoin d'être occupés et disciplinés. L'effectif des classes devint pléthorique... J'ai même inscrit des enfants juifs; la règle de nos maisons nous faisait l'obligation de n'accepter que les enfants ayant leur acte de baptême: or la «ligne» ne permettait pas d'obtenir ce certificat. Je ne parlais donc pas de ce papier aux parents déjà trop soucieux.

Les tractations de Pétain avec Hitler m'irritaient, sa politique me déplaisait car elle semblait pleine d'artifices et de mensonges... et malgré les directives du préfet qui nous faisaient un devoir d'exalter la gestion du maréchal, qui avait fait don de sa personne à la France!!! Je pris la résolution de ne jamais prononcer le mot de Pétain: je disais la «France», les «français»... Je ne pensais pas que les élèves remarqueraient ce choix de vocabulaire, et cependant, une pensionnaire de «passage», comme on disait, a écrit à ses parents: «dans son discours de rentrée, la directrice s'en est bien tirée, des paroles bienveillantes pour les enfants et les parents: nulle allusion à la politique désastreuse...». Ceci confirma ma détermination d'ignorer Pétain devant mes écolières.

L'opinion sur la politique de Pétain allait diviser profondément la France. Les officiels multipliaient les gestes d'exaltation du Maréchal. A tous les établissements scolaires, le préfet avait fait envoyer des affiches représentant Pétain en grande tenue, que nous devions mettre dans les classes. J'en fis donc placer une dans la salle de jeux... en courant les élèves y firent beaucoup d'accrocs, ce qui me permit de l'enlever assez vite. Puis nous fûmes tenus d'édifier un mât pour y hisser le drapeau français et saluer ce drapeau à chaque rentrée scolaire. Je fis planter ce mât près de l'entrée de la chapelle. Mais il fallait faire l'inauguration!... Le préfet nous prêtait, pour cette cérémonie, la musique militaire. Je demandais au chanoine(qui partageait mes idées) un discours, ne voulant pas d'autre orateur. Son allocution fut un hommage à la famille française. Quant à moi, en quelques mots, je déclarais que la proximité des trois couleurs et de la chapelle indiquait notre devoir de prier pour la paix. Un petit garçon et une petite fille de la classe enfantine s'approchèrent et baissèrent le drapeau qui fut hissé instantanément en haut du mât. La musique joua la Marseillaise: la cérémonie était terminée... Nous étions la première école de Bourg à revenir à cet antique usage.

Je n'allais pas en vacances à Noël: Mlle Revel et moi gardions la maison. Noël nous apporta du verglas: notre chanoine, en traversant son jardin se cassa la jambe. Il supplia de ne pas l'envoyer à l'hôpital. Je l'installai donc dans une de nos chambres. A la rentrée, la chambre, garnie de bancs pouvait recevoir les philos; ainsi pas d'interruption dans les cours. Mlle Revel surveillait ce cercle d'étude. L'Evêque, même, rendit visite à l'accidenté. Au bout d'un mois, tout rentra dans l'ordre; Cette situation insolite avait amusé les philos et leur travail n'en avait pas souffert.

Autre souci du temps, les pannes d'électricité. Sans prévenir, tout à coup, tout s'éteignait. Les études du soir en pâtissaient beaucoup: je n'aimais guère placer des bougies sur le bureau des élèves. Par prudence, j'achetai au couvent toutes les lampes à pétrole inutilisées. J'en acquis ainsi une dizaine, certaines fort jolies et les élèves les ont appréciées.

Et voici que je reçus le directeur de l'usine à gaz qui jouxtait notre propriété. Il me demandait de placer des poteaux électriques dans le pré et le jardin, afin de munir la gare d'une ligne de secours. J'acceptai, et bien sûr, moyennant cela, notre maison fut éclairée gratuitement. Toute la maison fut ravie. Dois-je dire l'incident que provoqua un tel avantage? Une directrice d'école, irritée, vint me demander pourquoi et comment j'avais pu obtenir une telle faveur. La guerre m'obligeait à peu parler. Je baragouinais des mots qui n'apaisèrent pas la jalousie furieuse de la directrice. Elle m'obligea à recevoir le soir, en étude un groupe de ses élèves; en hiver, ce déplacement d'enfants avait beaucoup d'inconvénients; il cessa donc, mais la directrice garda sa rancune.

Les élèves travaillaient dans une ambiance paisible. J'avais assez peu de visites des parents, toutefois, je recevais fréquemment le Général Delestraint, et nous causions en bon accord de tout, sauf du gouvernement. Bibiane, en seconde, était disciplinée, bonne camarade et discrète.

Vous me demandez s'il y a eu des conflits entre grandes élèves... Un seul: Sabine, fille d'un colonel, résidant par nécessité à l'hôtel Terminus, suivait nos cours. Jacqueline, dans la même classe, retrouvait en 40 une amie de coeur. Le père de Jacqueline était grand propriétaire terrien. Les deux familles se connaissaient de longue date. Mais les alliances de Vichy avec l'Allemagne ne pouvaient qu'être odieuses à l'officier tandis que le terrien était conquis par le retour à la terre du Maréchal. Les deux adolescentes s'affrontèrent en classe devant leurs compagnes silencieuses... Mais cela ne dura pas. Sabine suivait les cours en amateur tandis que Jacqueline s'enfonçait dans ses études. Je suppose que les parents cessèrent de se voir.

Je remarquais que toutes les externes revenaient bien vite chez nous après le déjeuner chez leurs parents: Je dû mettre une surveillante dans la cours bien avant le retour de promenade des pensionnaires.

L'année scolaire 40-41 s'acheva dans le calme. Le chanoine nous quittait, rappelé par son Evêque alsacien. Il pu franchir la ligne avec un passeport et des papiers en règles. Je le regrettais: lui aussi nous quittait avec émotion: «cette année est l'une des plus heureuses de mon existence», nous disait-il. Il me fallait trouver un nouveau professeur de philosophie. Après bien des démarches infructueuses, j'engageais Mlle Chometon, d'une famille sérieuse de Charolle. Cette rentrée, octobre 41 nous enleva bien des enfants de l'Est qui retrouvaient leur domicile. Bibiane Delestraint restait à Bourg ainsi que la famille Senut.

Mlle Chometon me parut bien excessive dans ses idées. La guerre ne l'occupait pas, elle pensait fanatiquement à l'évangélisation de l'Afrique Noire. Elle vivait de cette obsession. Mais comment préparait-elle ses cours? Je n'arrivais pas à la saisir. Je n'avais aucune plainte des élèves ou des parents. Tout le monde semblait se concentrer chez soi.

Le meurtre des deux frères cadets de Valentine n'avait causé aucun trouble, le journal local ne l'avait même pas mentionné. Les deux adolescents, 14 et 15 ans, profitant de la liberté que leur donnait la mort de leur mère avaient fui le collège, s'étaient enrôlés dans la milice qui s'organisait. Sur des vélos moteurs flambant neufs, ils allaient sans cesse de la ville à leur maison de campagne, à 20 km où ils furent abattus. Qui les a tués si vite? La résistance qui groupait ses forces dans les bois, ou de simples voleurs? Les vélos avaient disparu. Valentine ne voyait plus ses ex-compagnes de son école. Elle se réfugia dans une famille du Nord où elle se maria. Pour moi, je restais bouleversée devant ce crime: Je redoutais qu'il ne fut le début de rivalités sanglantes... par la formation de milices en face de l'organisation de la Résistance, deux forces opposées, irréductibles.

Nous avions comme élève Bibiane Delestraint, mais aussi Jeanne Brevet, nièce de Joseph Darmand, qui venait de se proclamer chef de la milice. Quand Jeanne perdit sa grand-mère, Mme Darmand, je dus faire une visite près de la défunte, c'était l'usage! J'allai donc un soir sonner à la villa proche de chez nous. On vint mais la porte s'ouvrait petitement, et dans le noir, une voix dit: «Qui est-ce?» «La directrice du Sacré Coeur». La porte un peu plus sur ses gonds, tout juste pour laisser passer une seule personne. J'entrai, béni la morte, pria avec son fils, puis je fis un brin de condoléances à Joseph Dormand. Conversation toute simple, toute triste. Je quittai un homme plein de coeur qui pleurait sa mère. Mais la porte fut verrouillée après ma sortie, contre un adversaire qu'on désirait détruire.

En cette fin d'année 1942, j'eus la honte et le chagrin de voir échouer au bac toute la classe de philosophie. Je criai ma détresse à la supérieure de l'école Chevreul. Elle me prêta pour les vacances une de ses jeunes profs, Mlle Adam. Celle-ci arriva, heureuse de passer ses deux moi de vacances dans un grand jardin... En outre, elle avait aussi très bon appétit... et Lyon était vouée aux restrictions. J'eus donc un très bon professeur qui, par sa présence quotidienne pu travailler avec les élèves. L'espoir d'une réparation était parmi, mais à la rentrée prochaine? Chose incroyable, un prof du lycée de garçons vint me proposer un juif,

prof à la Sorbonne, contraint à quitter Paris avec sa vieille mère . En principe, j'acceptai, pouvant les loger à la ville. Depuis 1940, le gouvernement de Vichy, imitant Hitler avait promulgué un statut des juifs, qui les évinçait de tout poste français. Et ce prof du lycée travaillait activement à procurer du travail à ces victimes du décret de 1940. Mais au cours du mois d'août, une ordonnance chassait les juifs des villes, et de Bourg en particulier. Pétain devait arriver dans notre cité... De nouveau, je ne voyais pas de prof de philo pour la rentrée. C'est alors que Mlle Adam me proposa une de ses ex-compagnes qui enseignait dans un collège d'Etat, et qui venait de prendre sa liberté pour préparer son agrégation. Mais elle désirait néanmoins trouver quelques cours. C'est ainsi que le 8 septembre, j'engageais Mlle Chambon, lui demandant de s'engager pour l'année scolaire. Elle me donna sa parole.

Visite de Pétain le 5 octobre (je crois). Par ordre du préfet, les chefs d'établissement devaient mobiliser leurs élèves : ceux-ci formeraient un cordon d'honneur le long des trottoirs bordant le chemin où le Maréchal marcherait à pied, pour aller de la préfecture au monument aux morts . Peu d'élèves répondirent à mon appel. Aucune fille des grandes classes!!! J'eus peur pendant ce court déplacement du Maréchal, car à l'évidence, on le protégeait aussi d'un attentat. Qui aurait pris le risque de tuer aussi des enfants? Mais on pouvait tout de même le redouter. Puis le Maréchal invitait dans les salons de la préfecture tous les chefs, y compris l'enseignement privé. Des cartes d'entrée furent distribuées. Par inadvertance, mon collègue m'oublia dans cette distribution... Seule de ma corporation à ne pouvoir présenter mes respects au chef d'état, je remerciais le ciel de ce malencontreux «oubli».

La rentrée d'octobre 1942 se fit sans incident, mais quelques jours après, la ligne de démarcation était supprimée, et les allemands envahissaient toute la France. Ce jour là, par haut parleur, le maire demandait du calme et du silence. A la sortie de classe, je doublai la surveillance du rang des externes, en recommandant de marcher bien en rang, et tranquillement. Jamais ce rang ne fut si parfait, me dit au retour la surveillante. Ce grand changement eu de terribles répercussions: La Résistance devint plus agressive, les bombardements plus intenses, les alertes plus fréquentes. Les alertes nocturnes m'angoissaient. Je ne me couchais pas en les attendant les nuits claires ou de pleine lune. Mais alors, j'étais incapable de faire un quelconque travail, lire, préparer des cours ou corriger des devoirs. Mlle Picot qui voyait mon bureau éclairé, laissait son dortoir endormi pour me tenir compagnie. Marie parlait peu... alors nous prîmes l'habitude de réciter tout bas notre chapelet... c'est ainsi que j'ai appris à aimer cette prière. Quand les premières notes de la sirène sifflaient, reposée, avec courage, je montais dans les dortoirs où les élèves se préparaient à descendre dans la cave.

Pendant cet hiver, je veillais aussi pour attendre le professeur de philo qui arrivait de Lyon le mercredi soir. Je savais l'ardeur des élèves à travailler avec ce professeur compétent, et l'irrégularité des trains me donnait toujours la crainte d'une absence. Mlle Chambon arrivait selon le retard du convoi à 10 heures ou 11 heures du soir, souvent gelée. Elle se réchauffait donc près de mon poêle de faïence en buvant le breuvage fumant. Et nous causions... farouchement contre le régime de Vichy, elle m'apportait des nouvelles de la Résistance à Lyon et dans toute la France, et c'est là qu'est née cette sympathie au sens étymologique du mot, qui dure encore.

En mars 1943, Mlle Chambon reçut de l'académie une délégation ministérielle pour un poste important dans le midi. Elle refusa net, m'ayant donné sa parole d'enseigner chez nous toute l'année scolaire. Ses collègues vinrent la supplier d'accepter cette offre du ministre de l'enseignement public, qui lui ouvrait une carrière imminente. J'eus quelques heures d'inquiétudes tant on lui donnait des arguments sérieux en faveur de ce nouvel avenir. Non, elle fut fidèle à sa parole, et je l'en estimai encore davantage.

En octobre 1942 le proviseur du lycée m'avait proposé un professeur d'allemand, un de ses jeunes surveillants qui cherchait un travail rémunérateur. J'acceptai monsieur Bourgeois d'autant mieux que je pouvais ainsi permettre plus de temps libre à Mlle Richol, dont la santé était chancelante. (Je me doutais bien que monsieur Bourgeois cachait une autre identité, mais nos élèves n'ont jamais cherché plus loin que ce qui était imposé.) J'étais tranquille, son autorité et son enseignement incontestables.

Le 20 juin, Bibiane Delestraint vint m'avertir que son père était enfermé à la prison de Fresne. Elle me pria de n'en parler à personne. On l'annoncerait officiellement dans quinze jours, prudence!! Mme Delestraint et Bibiane partaient à Paris pour quinze jours sous un faux prétexte. J'étais navrée, le général avait une patience de sioux... nous le savions. Il fallait que le système d'espionnage et de trahison fonctionne à merveille, d'autre part, les tortures arrachent parfois bien des renseignements. Jean Moulin fut arrêté peu après le général. Il y avait aussi les imprudences! Les grands écoliers, après la classe, se promenaient longuement en ville et s'exposaient ainsi aux rafles qu'opéraient les allemands. C'est ainsi que fut arrêté le frère d'une de nos pensionnaires, avec six de ses copains. Expédiés en Allemagne, le chef de train ralentit en pleine campagne excessivement l'allure du convoi: les six gars sautèrent du train, dans des broussailles. Un seul se cassa une jambe. Ils revinrent à Bourg. La pensionnaire reçut une carte portant seulement «sauvé, maman», ce qui signifiait que la fille devait avertir sa mère. J'ai fait lire la carte à l'écolière et la gardai, car malgré son âge, elle était assez tête en l'air pour publier à tout venant le retour de son frère: d'ailleurs, quatre de ces jeunes ont été repris (trahison). Je suppliais les mamans de garder leurs fils à la maison après la classe. «On ne peut pas les attacher» disaient-elles navrées. Et on n'ignorait l'horreur des déportations.

Je reviens à Bibiane. En partant si émue, les allemands, dès 5 heures du matin avaient fouillé leur appartement sans rien trouver, oublia de me donner les «papiers» de son père. Je les trouvai dans son bureau de classe et les cachai, d'abord au grenier, au fond de la malle où nous rangions soigneusement nos déguisements pour nos séances théâtrales, puis en 44, quand la situation devint plus dangereuse, je les enterrai, sous le petit bois.

Les alertes devinrent de plus en plus fréquentes et pendant la journée. Mme Maillard avait renforcé l'étayage de la cave. L'architecte trouva cela insuffisant: on essaya des tranchées dans le pré... mais à 50 cm de profondeur, l'eau surgit. Alors architectes et docteurs nous conseillèrent, en cas de bombardements, de faire coucher les enfants sur le ventre dans les allées du jardin, afin qu'elles enfouissent leur visage dans les bordures des oseille, épinards, fraisiers, etc... A chaque alerte, les écolières s'asseyaient par terre, en surveillant les collines du Jura, à l'Est. On voyait lointainement les avions arriver, comme ils continuaient leur course au Sud et que parfois nous entendions l'écho des bombardements. Les enfants restaient calmes. Avaient-elles peur? il ne semblait pas. Pourtant à la chapelle, leurs prières pour les affamés et les mourants avaient un accent particulier. La prière du soir se terminait par ce verset: «Nous vous supplions Seigneur de visiter cette demeure, que vos saints anges y habitent...». Un dernier signe de croix, et les petites élèves du 1er rang s'enfonçaient vite vers la sortie, suivies du troupeau. Or, un soir, distraite, j'oubliai de réciter «Nous vous supplions Seigneur...» après le dernier signe de croix. Toute la gentille écolière restai à genoux. Surprise, je regardai le professeur près de moi. «Vous oubliez, nous vous supplions,» me glissa-t-elle tout bas. «Dites avec moi» annonçais-je, et l'accent avec lequel fut reprise la prière m'indiqua que les petites et les grandes criaient leur confiance à Dieu, et leur besoin d'être protégées.

L'année scolaire 43-44 s'annonçait douloureuse: allemands contre maquis français, maquis contre milice, dans une ambiance de tueries et de dénonciations, de perquisitions, détruisaient toute la sécurité civile. Nous apprenions aussi les violences que subissait Lyon, les dégâts et les morts, conséquences des bombardements. Bourg, moins éprouvée participait néanmoins à ce martyr quotidien. Je maintenais chez nous l'esprit de travail pour obtenir le

calme nécessaire à cette jeunesse. Les classes d'examen s'absorbaient dans leurs études. Des élèves de Saint-Pierre, les philo, s'étaient joints à nos filles, leur professeur étant déporté. Mais les troisièmes et quatrièmes ruaiant parfois car il n'y avait plus de beaux loisirs: plus de cinéma, de théâtre, de concerts, plus de longues promenades en forêt, etc... Je gardais strictement les habitudes scolaires: carnets hebdomadaires, bulletins mensuels, réunion générale du samedi, toute chose animant l'émulation. La voix de la sirène, le retentissement des fusillades dans la rue parlaient raison et prudence à tous les esprits agités.

En mars, je reçus, surprise, la visite d'un père d'élèves. Ordinairement, la maman seule venait me voir, et ses enfants travaillaient bien. Après une brève conversation d'ouverture, il me dit soudain «je suis un milicien, non pour défendre le Maréchal, moins encore pour m'opposer à la Résistance française, mais pour lutter contre la progression du communisme. Leurs adeptes profitent de notre misère pour investir toute l'administration française, ils ont déjà l'enseignement primaire. Leurs deux maquis sont puissants, dès que les allemands libèrent une ville, une contrée, immédiatement, ils s'emparent de la mairie, de la poste, de la justice. Ils supprimeront rapidement tout civil influent opposé à leur action. Moscou est là. Leur but est tout différent de celui de la Résistance française. Cet exposé, d'une voix assurée me confondit. Je le retins! Dans ce même temps, un décret des allemands, soutenu par Vichy, appelait les français à aller en Allemagne pour le Travail Obligatoire. Les familles étaient affolées et les jeunes se cachaient. Les alliés commençaient aussi à bombarder nos villes pour débusquer les ennemis et les disperser. Le tissu de vie civile se déchirait. A la rentrée de Pâques, mon visiteur et sa famille (dont j'ai oublié le nom) quittaient notre cité sans bruit.

Fin mai, monsieur Bourgeois, notre prof d'allemand cessait ses cours sans m'avertir. Jeanne Brevet se mariait. L'office religieux avait lieu à la paroisse. J'accomplissais mon devoir en me rendant à la messe de mariage. J'entre à l'église, je suis cernée par trois hommes armés. L'apparition du diable ne m'aurait pas ébranlée davantage. Aussi en déclinant mon identité, je fis un grand signe de croix... On me laissa entrer. Je ne pus prier, rivée à la présence de ce corps d'armée qui protégeait la famille. Je distinguais la haute stature de J. Darmand, près de la mairie.

Je ne recevais plus de visites. Seule Monique Senut entrait chez moi en revenant de son jardin. Monique, après son bac avait suivi des cours d'agriculture, et fidèle absolue au programme de Vichy, s'appliquait au «retour à la terre». Elle avait loué un petit jardin, le cultivait sérieusement, et rentrait chez elle le soir, sa pioche sur l'épaule. Parfois, elle déposait cette pioche à la porte de mon bureau, et entrait. Monique voulait me convaincre, en réveillant ma conscience, que mon devoir m'obligeait à former nos jeunes selon l'idéologie de Vichy. Elle était si absorbée par l'idée de me convertir, qu'il m'était impossible de raisonner dans un dialogue. A notre dernière rencontre, elle me quittait dans la tristesse, qui était presque un accablement. Je ne comprenais pas, et moi aussi, je restais chagrine. La catastrophe était si près d'elle, car son père, chef des miliciens circulait en ville armé jusqu'aux dents, un fusil mitrailleur sur le capot de sa voiture.

Le 6 juin, la presse annonçait le débarquement des alliés en Normandie, mais pas de commentaires précis. Nous avons donc ignoré le carnage de cette lutte inhumaine qui coûta la vie à autant de civils que de militaires. Les allemands de l'intérieur, peu à peu quittaient notre sol, au prix d'atrocités que nous n'avons connues que tardivement. Mais les bombardements se multipliaient... le dernier, pour nous, nous laissa un souvenir horrible. La sirène rugit à 11 heures du matin. Les classes prenaient possession du jardin et faisaient un exercice préalable de protection dans les allées, sur le ventre, la tête enfouie dans les plantes ou dans l'herbe. Puis tout le monde se redressa et s'assit par terre en attendant les avions qui n'arrivaient pas. Après une heure d'attente, tout le petit peuple prêtait l'oreille, quand le vrombissement ébranla l'air et les avions surgirent sur les lignes de crête. Ils étaient nombreux et lourdement chargés. Leur

trajet semblait nous éviter, comme souvent, quand brusquement ils prirent notre direction. Les enfants aplatis au sol entendaient sans bouger; nous, debouts contre les troncs des acacias étions angoissés. Quand ils passèrent au-dessus de la chapelle, mon coeur se serra d'épouvante, et tous les professeurs vécurent les mêmes secondes de terreur. A quelle hauteur étaient-ils? Je les voyais si bas, si près de nous. Ils passèrent, se dirigeant sur Lyon. Oh, quand les visages des enfants, fleurissant le jardin, réapparurent, calmes tous les professeurs se reposèrent. Aucune sirène ne ponctuait la fin de l'alerte... on craignait une nouvelle vague d'avions. L'heure passait, les enfants avaient faim, et je n'osais prendre de décision. Vers 13 heures, des papas vinrent rapidement enlever leur fille et celles de leur quartier, si bien qu'en quelques minutes rapides, toutes les externes avaient rejoint leur famille. Et nos pensionnaires? Par précaution, nous rentrâmes dans la salle de jeux où tout le monde était assis plus confortablement, et le repas se prit sur les genoux. Le riz était au menu: or, par tradition, les pensionnaires boudent le riz... mais la faim tenaillait tant les estomacs vides que tous les plats de riz furent vidés, même celui des professeurs. L'alerte prit fin vers 14 heures. Enfin! Avant 15 heures, toutes les externes étaient de retour. La grande cours, le jardin les attiraient, malgré tout, après le temps passé dans leurs maisons fermées soigneusement. Ce même soir nous arriva monsieur Bourgeois!! Oh! Je n'avais pas à le questionner sur sa longue absence insolite, son visage boursoufflé, sanguinolent portait les marques des coups qu'il avait reçus. Battu, emprisonné par la milice, il venait de s'évader et se cachait. Il me chargea d'un message pour le proviseur, n'osant aborder le lycée. Il allait rejoindre le maquis d'Ambérien. A la nuit noire, il me quitta. Les crimes des français contre des français ne cessaient pas.

Quelques jours plus tard, les philo passèrent leur examen au lycée Lalande. Tous les candidats travaillaient quand la milice envahit soudain les salles d'examen. Les garçons, brutalisés furent collés au mur de la cour, les bras levés, les filles prenaient place sur le mur d'en face. Des coups de feu éclataient de la rue. Au bruit de cette fusillade, Mlles Chambon et Eicholz coururent au lycée. Les filles criaient et pleuraient de voir leurs frères frappés rudement. C'est alors que Laure Rive, tout haut, commença à réciter son chapelet. Tout le monde répondit... Un peu de calme revint chez les filles, et quand la milice eut terminé la fouille des classes, elle emmena tous les garçons pour les livrer aux allemands. Nos élèves nous revinrent. Ce fut le dernier épisode navrant de notre vie scolaire.

Le lendemain, la directrice me pria, au téléphone, de remercier l'élève qui avait pris l'initiative de la prière.

Ceci est une digression personnelle. Je ne comprenais pas que le proviseur, les professeurs, que nous connaissions bien, hommes sages, n'arrivèrent pas à maintenir le calme dans leur maison. C'est le journal «Le Monde», en août 1994 qui m'en donna la clé. Il publia un article sur l'épisode de l'examen interrompu par les miliciens, en 1944 à Bourg. L'article rappelait qu'en 1940, Vichy avait fermé les écoles normales départementales comme étant des foyers du communisme. Ceci était vrai. Mais les élèves de ces écoles devaient s'inscrire dans les lycées. Aussi, le lycée Lalande avait tout un noyau de communistes ardents qui perturbaient l'ambiance et dressaient les étudiants les uns contre les autres. D'après l'affirmation de mon mystérieux visiteur, avant Pâques, le proviseur, et les professeurs ne pouvaient réduire l'activité de ces disciples de Staline. D'où les terribles représailles de la milice.

J'écrivais des pages sur l'horreur de ces représailles que m'a contées mère Marie Albert, la supérieure du couvent des dominicains proche du lycée, et qui souvent soignait des blessés, clandestinement.

Quelques jours plus tard, par radio l'état donnait l'ordre de fermer toutes les écoles. La guerre s'étendait à travers tout le pays... Petit à petit, nous apprenions les crimes, les

dévastations qui, de façon imprévue se produisaient sur tout le territoire. Il était sage de libérer les écoles. Les parents, prévoyant, s'étaient organisés entre eux pour reprendre leurs pensionnaires. Je n'ai donc pas eu à organiser ce départ, à donner quelques conseils. En quelques heures, la maison vit partir tout son monde. Plusieurs professeurs profitèrent même de l'organisation des parents, car les trains fonctionnaient de façon arbitraire: les voies sautaient sans cesse. Ainsi se termine notre année scolaire, si souvent perturbée...

Je gardais la satisfaction d'avoir conservé le calme dans la vie des enfants... quelques années plus tard, une ancienne m'écrivait: «j'aime à penser à l'atmosphère des années pendant lesquelles notre maison était un havre de paix.»

Nous réparions tranquillement les désordres de ce dernier jour (ramasser papiers, ficelles, cahiers, et tous les oublis) quand nous fut annoncée discrètement la mort de monsieur Bourgeois. Blessé mortellement en défendant Meximieux, il était mort dans un hôpital de la périphérie de Lyon. Les deuils s'ajoutaient sans cesse les uns aux autres. La milice disparaissait: à Bourg, sournoisement on supputait ceux qui étaient allés saluer Pétain en 42 dans les salons de la préfecture. Beaucoup de gens affirmaient avoir déchiré leur carte d'invitation. Ce mensonge avait des excuses.

Restaient près de moi, Mlle Revel, leur petite maison de Vomaz avait été en partie incendiée par les allemands, Mlle Chambon, Mlle Eich, sa rue de Lyon avait été bombardée et sa maison endommagée, et Mlle Renardat. Nous étions toutes très occupées à remettre la maison en ordre, (le départ hâtif des enfants l'avait laissée dans un incroyable état) quand nous fut demandé de coucher pour une nuit une cinquantaine d'enfants arrivant en car. J'interrogeai l'une des trois gardiennes qui accompagnaient ce petit troupeau... elle me dit que c'étaient là des enfants de miliciens récupérés dans des fermes où ils avaient trouvé abri, et qu'on emmenait en Allemagne pour les soustraire à la vengeance populaire. Ces enfants avaient de deux à onze ans. Le bébé hurlait à la descente du car, notre cuisinière vint le prendre dans ses bras et l'emmena. Les gardiennes semblaient si exténuées que nous leur avons offert de coucher les enfants nous même afin qu'elles se reposent un peu. Mais ces enfants étaient fort excités. Avec patience, nous pûmes dompter les filles: «Faites nous faire notre prière nous dit une petite voix et nous dormirons vite». Ce qui fut vrai. Mais les garçons qui avaient trop besoin de détente firent la sarabande jusqu'à minuit passé... il eût fallu la présence d'un homme qui s'impose et des taloches pour les plus énervés. A six heures du matin, tout ce petit monde encore endormi regrimpa dans le car. «on les fera déjeuner plus tard me dit une des surveillantes». Que sont-ils tous devenus? Je pensais à la famille Senut qui nous avait quitté sans adieux.

En février 45, un de nos jeunes professeurs présente à la messe de six heures du matin vint me dire que Mme Senut et deux de ses filles étaient à l'office. Mon Dieu, si elles circulaient en ville, elles risquaient d'être reconnues, et la vengeance populaire était une menace. «Elles sont allées saluer le vicaire», me dit encore mon jeune prof. J'espère que le vicaire a la même inquiétude que nous, dis-je. Pour le moment, nous ne pouvons rien. Je téléphonai au vicaire dès 8 heures, en lui demandant de m'apporter un livre de catéchisme. Il comprit tout de suite. «Madame, accompagnée de Francine et de Thérèse venait chercher différentes choses dans leur appartement». Elle revenait d'Allemagne où leur séjour fut un martyr. La faim, le froid, Monique était morte. Thérèse l'avait trouvée décédée près d'elle sur la couche qu'elles partageaient pour se réchauffer. Et que faire maintenant? L'abbé me dit qu'il fallait les mettre en sécurité. Mais il fallait les rembarquer très vite. Avoient elles de l'argent? Il fut convenu que l'abbé prendrait 3 billets de chemin de fer pour une ville du Nord, et qu'il les accompagnerait au train de dernière heure de 22 heures. C'est ainsi que sans les revoir, cette famille attachante nous quitta définitivement.

Quelques années plus tard, le supérieur d'un couvent de trappistines du Nord me demandait des renseignements sur le caractère et les études de Thérèse. Je répondis très favorablement. Thérèse avait la droiture de Monique, avec plus de souplesse, d'attention. Monique veillait sur ses soeurs.

Quelques années après notre installation à Dijon, j'ai reçu la maman de monsieur Bourgeois. Elle visitait des amis, et par hasard apprenait notre résidence dans la ville. Nous étions très émues l'une et l'autre. «J'étais la dernière personne à avoir vu son fils», me disait-elle. Il avait été heureux dans sa vie d'enseignant en notre maison. Elle questionnait et je la sentais soulagée de voir que tous mes souvenirs de son fils restaient précis. Elle retournait en Alsace, avec le souvenir de cette rencontre, fort imprévue!